

Le cœur en feuillée

- Tu es la reine
- Poème qui se laisse tranquille
- Poème à en lasser tout le monde
- Poème qui ne sait rien
- Poème qui ne va nulle part
- Poème qui fait l'idiot
- Laisse-moi
- Comptine pour la pluie
- Ode à celle qui n'est pas née
- Le pas perdu
- Qu'ai-je perdu ?
- Voix
- Ah ! Dana
- Poème qui médite
- Je n'entends rien
- A ma porte, on toqua
- La boîte à musique
- Une question s'est posée
- Le ciel

Tu es la reine

Toi, tu es la reine,
et vivent, en moi, si fort,
ta peau de paprika
aux lignes de mangue,
ta moue de pierre miel,
et ton rire, et ton chant,
ô jolie fleur d'eau ;
je garde, merveille,
au derrière de mes yeux,
ta silhouette, toute d'ambre,
devant ta limonade, Belle,
et lors mon cœur prit feu,
et plus enflammé encore,
oh j'ai aimé, en tes pupilles,
apercevoir l'agate, l'onix,
l'indomptable passereau
à l'aigrette de volubilis,
ta paume d'ipomées,
et par toutes les vignes,
par toutes les joues du fleuve,
par toutes les rues, avenues,
il n'est que toi, toi qui brilles,
étoile descendue jasmins,
ramilles de poivrier,
magnifique de porcelaine,
et sirène, naïade, musicienne,
et il est toutes les autres,
foule en superbe mais toi, Belle,
toi, tu es l'unique,
toi, Belle,
tu es la reine.

Poème qui se laisse tranquille

Laissez l'or dans le fleuve,
madame macaye et le pakira
ont besoin d'un peu de lampe
pour lire la gazette de l'eau,
écrire leurs poésies de filaments.

Laissez la pierre fine,
aigue-marine, onyx et péridot
dans les yeux de ma bien-aimée ;
philosophale, elle en pare l'air
de bijoux en passereaux.

Laissez le pain aller et venir
en toutes cases, huttes et maisons ;
peu importe qui le paie de monnaie,
le blé n'a pas de boulier
et ne rit que pour être partagé.

Laissez l'étoile, le cheval à l'enfant,
condamnez les moules et les tiroirs
où nous avons commis nos erreurs,
qu'il soit lui, et l'autre,
et chapitre l'œuvre nouvelle.

Laissez la poule à la gambade
et faire ses menuets
plutôt que dans une geôle d'acier,
lui violenter les entrailles,
qu'elle peigne purs soleils en coquille.

Laissez le jour lier la nuit,
la nuit nouer le jour,
la parole s'échanger au marché,
s'abêtir le rang et la frontière,
l'utérin des livres voyager.

Laissez filer la ligne,
de pêche, de fuite ou d'horizon,
il en ressortira bien quelques breloques
éloignées des tiédeurs,
de la mollesse des literies médicales.

Laissez l'heure engloutir la minute
qui engloutit la seconde,
l'éternité à ses œillères, l'instant aux ricochets,
et laissez-moi finir de vernir cette chaise
car je n'ai plus de temps pour autre chose.

Poème à en laisser tout le monde

Le pain fleurit dans les boulangeries,
la mer, quelque part,
repassa le costume d'un crabe,
les amants heureux
font l'amour dans le petit matin,
et je triste tout bas en marchant dans la rue.

Le papillon de cendre valse
à son bal de pitreries,
un pêcheur hausse une truite, un congre,
la sieste bat son plein
sous les feuilles des carbets,
et je triste tout bas en marchant dans la rue.

C'est la cérémonie des fraises
pour les nouvelles reines
des premières nations ;
d'autres reines, ailleurs,
choisissent leur nouveau nom,
et je triste tout bas en marchant dans la rue.

On cueille le lait et l'œuf,
affine le fromage,
on couleuvre l'amer manioc
pour le couac,
en Caucase, chauffe la confiture de nèfles,
et je triste tout bas en marchant dans la rue.

Elle termine un roman italien,
ou sirote son thé des Indes,
coiffe la déesse qui veille sur la menthe,
ou chante à en satiner l'eau,
celle qui me fait miroir,
et je triste tout bas en marchant dans la rue.

La petite école est au jour du repos,
le pommier entonne
sa messe de miracles,
cobras et mangoustes marellent,
médite la loutre,
et je triste tout bas en marchant dans la rue.

Une neige n'en finit pas
de modeler son argile blanche,
un vent porte un aigle,
une perruche, un caracara,

un soleil fait grandir l'agave,
et je triste tout bas en marchant dans la rue.

Derrière des fenêtres,
une famille dresse la table
pour le repas du midi,
ou à l'orée des torchères,
à l'ombré des palmiers,
et je triste tout bas en marchant dans la rue.

Un chien, malamute ou malinois,
joue sur la plage avec un bout de bois,
rêve la rainette en son sommeil tout vert,
la maniguette et le basilic
sèment l'air de leurs refrains de joies,
et je triste tout bas en marchant dans la rue.

Etcetera, etcetera, etcetera...

Poème qui ne sait rien

Je ne connais pas le prénom
des gouttes de pluie,
ni comment se nomment entre elles
les mangues ou les patates douces.

Ignorant, sot, et cancre que je suis...

Combien de modèles
chez le chapelier de la fourmi manioc ?
Et sur combien de lieues est ample
la garde-robe du tangara ou du moineau ?

Ignorant, sot, et cancre que je suis...

La sauterelle est-elle habile avec une balle ?
Comment parler, avec la juste latitude,
du prodige de la vague qui s'étourdit à ton pied ?
Les cerisiers qui fleurissent en ta chanson ?

Ignorant, sot, et cancre que je suis...

Je ne sais dénombrer les rires et les pleurs
qui flottent, jonques éperdues, par les étangs du vent,
dire si les étoiles moquent ou plaignent
toutes nos peines à ciel ouvert.

Ignorant, sot, et cancre que je suis...

La mer écrit-elle ses mémoires ?
Le gingembre est-il amoureux de la menthe ?
Qui anoblit l'autre de la terre ou du cheval ?
Vivra-t-il, un peu, ce poème ?

Ignorant, sot, et cancre que je suis...

Est-ce en paix que je m'en irais mourir ?
Ou cerné de toutes ces mélancolies
qui pérorent en toquant à mes portes ?
Y aura-t-il un feu dessus la suie, la cendre ?

Ignorant, sot, et cancre que je suis...

Ignorant, sot, et cancre que je suis...

Poème qui ne va nulle part

La mangeuse d'oiseaux
profite de la sieste
au sofa de sa tanière.

L'urubu coiffe,
et boucle,
la chevelure du nuage.

Trottine la bête à bon dieu
sur la tige
de la jonquille accueillante
tandis que le cheval du diable
digère la tête
de son dernier amant.

Le téju se dore l'écaille,
la méduse fait l'ombrelle,
le rémora cure les dents
de l'ami nez noir.

La Rose de Chine déploie son éventail,
l'eau est fauve, claire, ou salée,
la pluie sautille sur le bois du pommier,
ruissèle par les manguiers.

Et moi, je suis le dernier des idiots,
à patienter un bus
pour une autre destination inutile,
un énième petit théâtre du rien.

Poème qui fait l'idiot

Plic Ploc, Plic Ploc,
l'étourneau bondit
de bouts de pain
en miettes de blés
et charmé par l'ondée
qui Plic Ploc sur les feuilles,
les branches,
et les boiseries...boisées !

Je sautille, Plic Ploc,
et je porte un chapeau,
rose et vert, et bien rond,
des couleurs de bonbons,
et de Plic en Ploc lancés de Tic
qui Tac Toc Plic et re-Ploc,
je chante un air, un air de tête en l'air,
une chanson...chantée !

Plic Ploc, et on me court après,
deux paires de pieds qui rient,
chapeautées elles aussi
avec un tambourin qui Plic
et un harmonica qui Ploc,
et l'escalier, et le jardin, et l'étourneau
regardent le cirque défiler
de Plic en Ploc, un cirque amusé sous l'ondée !

Laisse-moi

Laitière, tu verses,
d'une gestuelle agile
fleurant la prune,
ton eau d'ambre fine
sur mon cœur et lors,
tu le pétris pain au sucre,
froment serti de coprahs,
fraîche et vigoureuse,
ainsi que l'ange du silence
forge l'or en l'instant muet
où la mouche, en robe de bal,
petite, malicieuse, guillerette,
porte en messagère d'amour
à l'une et l'autre de nos côtes
moues et murmures complices
qu'en lianes, nous échangeons.

Je te chuchote, ô ma treille,
d'humbles aquarelles,
amoureuses et pures, et chaudes,
et par ton ressac, me revenant,
ton chant, bruants, chingolos en flûtes,
tes trilles joaillières de pluie,
j'entrevois ta toute-puissance,
ton pouvoir multiple,
indénombrable,
ta force de jusant forestier,
et marine, folle sagesse :
la pagode, fief lunaire
de tes arpents de plantains,
qui s'élève, vase de citrines,
bois de l'opulent balata, Belle,
embrasant de sa cloche
l'estran, le territoire de l'épi,
le plant de l'aromate pubère,
la chevelure du fromager,
et le vent, et la houle.

Oh toi, hyade,
tu es toute de dons, d'oracles,
féconde, et à ton souhait,
tu te mues cerise
sur la branche du noisetier,
louve, tu te polis, encore féline,
bruissante entre les aulnes,
les corolles de l'alizarine anthurium,
la tapisserie des œillets.

D'un sort, d'un clin d'œil,
tu es luciole, odonate,
épeire svelte et brillante,
et tu lis, flibustière,
la carte des invisibles,
de l'évanescant qui arôme.
Tu es la maîtresse des vertiges.

Il n'est rien, en toi,
que je ne révère,
dont je ne déjeune
d'un appétit d'ogre délicat.

Oh laisse-moi, laisse-moi,
encore, Belle,
approcher mes lèvres
à ta source de miracles,
herbiers en pulpe,
sainte de thés clairs.

Comptine pour la pluie

La pluie, amante et sœur, joue chanterelles au mûrier,
là où pleure, pleure la ritournelle,
en la neige, des belles amours de la fauvette et du biset.

A la fenêtre, une perle, un flocon d'eau siffle à l'étouffée,
et raille le mal, dame pluie,
pluie, amante et sœur, joue chanterelles au mûrier !

L'ondine, la céleste, fait le pépin d'agate, et guilleret,
pour un chant à la mémoire,
en la neige, des belles amours de la fauvette et du biset.

Ricochets de joies et musiques polissonnes, par le toit, les volets ;
la pluie, ma câline,
la pluie, amante et sœur, joue chanterelles au mûrier.

L'écharpe est pâle, et blême, terrible au cou de l'horizon inquiet
mais la pluie bat la note,
en la neige, des belles amours de la fauvette et du biset.

Et les yeux clos, pris de chagrin, je me réchauffe aux giboulées
de la pluie, amante et sœur, qui joue chanterelles au mûrier,
en la neige, pour les belles amours de la fauvette et du biset.

Ode à celle qui n'est pas née

Peut-être aurais-je pu,
de ma voix de fausset
tombée dans le lilas,
t'aider à t'endormir,
un peu à la façon
dont je berçais ta sœur car,
tu aurais été toi et lors,
nous aurions eu à nous
nos rituels de chats ;
peut-être aurais-je pu
t'apprendre l'air,
et l'herbe, la mer,
t'apprendre l'eau,
un peu comme je marchais
ton frère entre mes bras,
et lui tout chantonnant,
cela aurait été ainsi,
et puis bien différent,
toi, tu aurais eu le doigt,
et l'œil, la voix,
pour d'autres univers,
royaumes élémentaires
devenus absolus,
colossaux,
cyclopéens de fastes –
le gecko badinant l'ipomée
aux berges du Mahuri –
d'un seul souffle de toi ;
peut-être aurais-je pu,
maladroit,
te raconter la fraise,
le melon canari,
et le quartier de pomme,
la confiture de mangues,
le concile des crevettes,
te montrer quelques goûts
en les mêlant à d'autres
par de drôles de salades ;
peut-être aurais-tu ri,
un peu telle sœurette,
un peu tel frerot,
de mes chants en cuisine,
pétris de folles tendresses,
et puis bien sûr si sots.

Je t'aurais légendé –
et cela est certain,

j'ai la pensée, l'haleine,
et le cœur arthuriens,
je larme,
tu ne le sauras pas –
l'aquarelle de l'abeille
descendue d'une étoile
pour jouer du violon
au parmi des jonquilles,
aussi le pas de la fourmi
qui va rendre visite
à l'escargot tranquille,
la rainette qui habite
de sur mon oreiller,
que le ciel, encore,
est une mer changeante
où le poisson s'emplume,
aurais-tu fait la moue ?
J'aurais alors ficelé, cousu,
sorti d'autres histoires
de mon chapeau léger
pour un simple sourire
sur ton minois en fleurs.

Peut-être aurais-je pu
sécher un peu tes larmes
sur un instant chagrin,
t'applaudir au tambour,
et puis taper des mains
de ta joie dans le bain ;
peut-être aurais-je pu
te fredonner comptine,
réinventant la note
pour la poivrer de plus,
d'un peu plus de couleurs
qui invitent au ballet,
tarentelle féline,
peut-être aurions-nous pu,
avec ta sœur, ton frère,
s'envoler farandole,
impromptu carnaval,
et tapant des casseroles
au sortir sous la pluie.

Peut-être, petit ange nouveau,
aurais-je pu déjeuner
de tes premières paroles
tels des éclats de bois,
de bois tendres et précieux,
émeraudes céréales
allant doucement mûrir.

Tu aurais été belle,
petite demoiselle, là,
peuplant mon cœur énorme,
au câlin par l'épaule,
au lit de ma pupille,
en le creux de ma paume –
ta joue l'aurait polie
bienheureux coquillage –,
et par ta bouche,
pistil d'amarantine,
fin nid d'osier rose,
le vent aurait fleuri d'aigles,
tourterelles,
araçaris en foires,
de plus svelte,
fabuleuse chevelure,
peignée d'une lumière nouvelle.

Peut-être aurais-je fait peu –
car fait-on bien le mieux ? –,
ma petite brindille
qui n'a pas vu le jour,
peut-être aurais-je fait trop,
peut-être aurais-je fait mal,
comment le saurons-nous ?

Si je ne sais grand-chose,
je sais que, ma menue mignonnette,
j'aurais aimé t'aimer ;
oui mais tu n'es pas née,
et je n'ai qu'un vieux mouchoir,
une joue déchirée,
ce malheureux poème
pour t'offrir mon baiser.

Le pas perdu

Salle des pas perdus,
on entend des pourquoi,
la mort qui rit, la vie déçue,
et puis vomir des chats.

On chauffe la potence,
affûtant la sentence,
la lune est le témoin
des bourbes en fragrance.

Salles des pas perdus,
les jasmins font tourments,
et le thé pleure, le thé gémit,
aux tombeaux qui s'avancent.

On voit périr l'aurore
et la nuit se faire goule,
le chagrin, grand maître à bord,
urine, fiérot, de sur le cœur qui houle.

Salles des pas perdus,
l'œil, la gorge ont pris sagaies,
la poitrine est aux hyènes,
l'horizon, lui, a le grêlon mauvais.

A belles dents dévoré, pillé
par la morgue et la peine,
on ne fredonne toujours
qu'un chant de plaies qui saignent

Salle des pas perdus,
c'est ici, c'est là-bas,
c'est la joie qui s'en va,
et c'est la vie sans toi.

Je remplis mon vieux sac,
Amour, le charge de ma misère,
et m'en retourne au fleuve,
flétrir dans mes enfers...

Qu'ai-je perdu ?

Ma virginité ?

Je la perds en tout,
et tous les jours,
à mesure que,
de nouveau,
je mâche la pulpe du citron,
tousse un grain d'encre,
ou suçote le canard dans ton café.

Mes clés ?

J'en ai des trousseaux entiers,
une clé en vaut une autre,
importe peut-être la porte
mais si elle est coriace,
j'ai le talent aimable
pour entrer par la fenêtre,
et de bris de verre,
j'ai belle collection de colliers.

Mon temps ?

Celui-là, il m'a de toujours
filé entre les doigts,
d'aucuns courent après,
d'autres ne supportent pas même
la vue d'un oignon,
et de ce que j'en ai appris,
tous sont sages et dans le vrai,
alors c'est patient dans l'urgence
que je prends le mien quand il est là.

Qu'ai-je perdu ?

Ah oui ! Je m'en souviens !

Tes californiennes topazes,
les corindons de littoral
qui marinent,
absolus,
à l'opalin nuancier de ta frimousse.

Je les avais égarées, imbécile,
dans un ruisseau de tristesse
par lequel je dérivais,
les avirons brisés.

La rigole dont tu séchas le cours hostile
par ton rire de canari,
ré-enchâssant ta joaillerie aux lits de mes sabords
en l'édredon d'une euphonie mouillée.

Voix

Les murs ont des voix de ciment,
ils se veulent durs
mais aucun d'entre eux n'a assez de force pour durer,
ils s'effritent déjà,
ni colonnes,
ni piliers qui ne soient inébranlables.

Le ciel a une voix de minot qui mue,
qui mue sans cesse,
tour à tour gris, d'argent,
d'ardoise,
glauque,
le ciel est un adolescent qui n'en finit pas d'être pubère.

Toi, tu as une voix de bruant
donnant le sein à des coquillages d'aventurines,
embrasant le phosphore dans des cruchons de lait
et tu parles comme éclaires,
tu soupire comme modelant des nuages,
tu ris, chantes, tel douillet crachin de cachemire.

Le vent n'a pas de voix,
il en a des troupeaux,
un souhait, un vœu, un pleur, une requête, une prière :
il a une gorge pour chaque pèlerin qui ont, d'eux,
déposé dans le corps de sa tanière folle et galopante,
et dieu seul sait où il emporte son butin.

La puce a une voix d'archer qui décoche,
décoche comme elle va bottée de sept lieues
et le verre a une voix de sable,
de sable qui passe le temps,
de sable qui s'ennuie,
qui, parfois, voudrait redevenir grain.

La craie a une voix d'enfant qui peuple des royaumes.

La guitare a une voix de ventre,
un ventre plein de chansons qui s'envolent sous des doigts.

Le jouet a la voix gaie du jeu qu'on fait avec sérieux.

Moi, ma voix est le quotidien d'un castrat muet,
le cocon d'une agonie silencieuse,
une daphnie perdue, éperdue, perdue, qui se noie
quand tu ne l'entends pas,
qui meurt à petits feux quand tu ne l'entends plus.

Ah ! Dana

Ah ! Dana : quel joli nom !
C'est le nom de la pluie
qui chante sur les écorces.
C'est le nom du cotinga
lors que l'air, il frôle.
C'est le nom de la houle
qui va, et va, fleurir de sel
l'œil vert, pur de la mangrove.

Dana, ton nom est tressé
tel un osier de lait
autour du théier, et il descend,
en lustres le long de l'aube,
moiré d'améthystes, d'olives,
d'encens de citrons et de noix.

Dana, ton nom, par l'instant,
je l'élance ou le murmure,
et je vois rougir la tomate,
faire ballet le congre jaune
en sa maison de récifs,
j'entends le blé se doré,
et le pain chanter chaud.

Dana, ton nom, en ma nuit,
est une constellation fruitée
où muse l'âme des aromates,
et il ouvre la mer, l'horizon,
à la façon de simples vitraux.
Il marque le temps de sa clé :
une empreinte de piment bleu.

Poème qui médite

Je suis un phasme,
immobile,
mimant la brindille
muée par la moue de la brise,
et je médite,
maquille le mal,
le mauvais air,
fait fuir le fourbe fil
fouettant mon échine en dessous
de mon dessus faussement impassible ;
j'attends que ça me passe...

Je n'entends rien

Des aigrefins,
et parmi les plus grands,
arborant Le Livre,
proprets monarques pérorant,
financiers funambules,
marchands d'étoiles,
mécènes, docteurs,
plus faux que la honte,
gérants de cantine,
et singes savants en estrade,
ont voulu me faire croire
que je devais respect,
déférences à leurs babils,
leurs bouches hémorragiques,
qu'il me fallait ôter mon chapeau
alors qu'en leurs temples j'entrais
ou passais près de leurs tables,
fin du fin de l'austère au demeurant.

Et ne faisant, car n'y entendant rien,
tous voulurent alors me punir :
ils m'ont banni,
moi et ma guitare d'ipomées,
des bonnes maisons,
bonnes familles,
nobles foyers,
et avec lourde insistance,
ils moquèrent mon goût
pour le poisson nu et cru,
mes façons de ramener le riz
avec mes doigts,
et insultent encore
ma cuisine aux hérissons ;
mais suis-je sot, suis-je sourd, ou fou,
(un peu chinant, je le concède),
aux injures et leçons de leurs morales,
je n'entends toujours rien.

Avec mon cœur jaune, de blés,
d'eaux brunes,
amoureux de la pluie,
de cuillerée en cuillerée
mariant les piments aux crevettes,
dans la ronde enfantine,
la chorale aux comptines,
en l'orbe de Belle brodant le poème,
au bain salé de la mer,

dans le manteau sylvestre,
et sous le ciel qui foudre,
qui pleure,
qui lanterne,
je fais là, pour cela, toi,
grande révérence,
et d'une ineffable tendresse,
chaude comme prise à la forge,
j'ôte mon chapeau, et salue la rosée,
ta petite robe qui glisse,
et la nuit métissée.

A ma porte, on toqua

A ma porte –
« ma » est un jouet de langage
car à qui est le bois, le cuivre ? –
on toqua ce matin.

Ouvrant, l'absence est entrée,
a investi la pièce,
comme dans un musée,
comme dans un moulin,
a tout enseveli, recouvert.
Elle a touché, du lit, les draps défaits.
Elle a pesé les fruits,
oranges et melons,
dans la corbeille simplette,
regarda le pain, le blé,
en l'armoire –
j'ai même déjeuner
que l'iguane et le moineau –,
elle caressa, tranquille,
les mignonnettes d'épices,
gingembre, aneth, muscade,
le plant de piment,
feuilleta mes quelques livres,
un instant observa les phasmes
en leur fougueuse immobilité.
Elle passa par la salle de bains,
effleura mes vêtements,
puis revint se servir une bolée de thé
et prit la chaise.

Et dans un intense entretien,
personne ne me fit la conversation,
personne ne me questionna,
personne ne reçut ma parole
et je ne reçus la parole de personne,
pas de rire, de pleur ou de bon mot,
personne ne me partagea sa pensée
ou ne souhaita entendre la mienne,
personne ne parla d'amour, de tendresse,
de labeur, de fardeau, de peine, de liesse.

Quelle visite insolite !

Quelle étrange compagnie !

Mais plus étrange encore, toi,
en moi, autour, tu existais,

en ma vie, ma minute,
toi, tu étais partout !

La boîte à musique

Un coffret laqué d'auburn,
de muscat,
où pourraient aisément se coiffer la noctuelle,
l'abeille,
la pyrale ;
un coffret tenant dans ma main en conque avec,
par ses côtés,
d'inutiles petits pommeaux de cuivre
qui s'accordent à un fermoir doré,
un mince tiroir aussi,
pour une bague,
une gourmette,
un médaillon,
et rien de fioritures,
et rien de très malin,
hormis peut-être cette petite ballerine
qui à jamais travaille sa pointe sur « lettre à Elise »
en une agile toupie,
dès lors que doucement,
précieusement,
je soulève le dessus de la boîte.

C'est vieux une boîte à musique,
et c'est sublimement beau,
et ça n'existe plus,
et j'y songe en songeant à tout ce qui est mort déjà.

La jolie boîte à musique,
je pourrais la poser,
là,
sur la table de chevet,
et admirer la ballerine,
la danseuse étoile,
et je pourrais l'applaudir en clignant des yeux,
et cela me ferait du bien...

...mais je ne possède pas de boîte à musique,
et ni bague,
ni gourmette,
ni médaillon,
rien qui vaille que je m'en souvienne en somme.

Je ne possède que la musique d'un pierreux silence,
un peu violent,
ce soir,
et je viens de tâcher mes oreillers de larmes,
et Ludwig n'en a copieusement rien à foutre...

Une question s'est posée

Mourir est cet art délicat
où il faut dire tous les adieux
en un seul soupir.

La chanson clôt sa paupière,
sa lèvre,
devient muette,
le poème reste sur la branche
ou gigotant
sur un meuble quelconque –
il ne sera pas cueilli
fanera, peut-être –,
plus aucun bateau
à la coque de pastèque,
mât d'allumettes,
proue taillée dans l'abricot,
ne sera mis à l'eau,
les chinois garderont pour eux,
désormais,
leurs proverbes passe-partout,
par la nuque, le poignet,
la cheville,
les bijoux de bois taisent
leurs gazouillis de gais grigris,
de rassurants talismans,
le chapeau oublie le cheveu,
c'est le trille dernier du tangara,
oh seulement pour soi,
de l'étourneau et du vanneau,
c'est le sucre de l'ultime baiser –
s'il en eut un premier –
la mer cogne une cloche finale,
fermé le livre de l'héliconia,
de l'hellébore,
c'est le bout de l'énigme :

Le lombric,
la cendre,
aimables,
accueillent leur nouvel hôte.

Ainsi que l'éléphant
ou le jaguar blessé,
sent-on venir sa fin ?

J'écoute la lumière faiblir

en mon envie de rien.

Le ciel

Le ciel
est un ruban d'oranges,
chapelle où le violon,
la flûte du roseau,
murmurent la sève,
lagons d'anones,
fleuves de barbadines,
et tamarins,
qui balade,
Belle,
chorale
au cœur
de ta silhouette :
église nougatine,
planète incarnadine
fleurant la framboise
en la hutte du magnolia.

Ferment de la nuit,
levain du levant,
ton baiser
est l'unique –
bijou de balisier,
joyau vermillon,
bonbon d'angélique –,
la fleur de sel
irradiant
l'étoile du basilic.

Toi, Femme-Luciole,
marine, océane,
de tes vagues,
tu iodes l'écorce
de l'arbre des vents,
et gorges le fruit,
melons,
nèfles et mirabelles,
en toute son eau
de flamme sucrée.

Ta vie –
et vivre par ton règne –
est un pollen
qui fleurit le théier
sur la bouche
de la mandarine.

Encens de jades,
et turquoises,
tu danses au fief,
au fier de ma peau,
petite fée du riz,
des blés,
et la peuples
de lunes et de soleils
aux soupirs des roseraies.